

La nuit des grandes mâchoires

Robert Richard

Volume 51, Number 3 (285), September 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34743ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, R. (2009). La nuit des grandes mâchoires. *Liberté*, 51(3), 113–115.

LA NUIT DES GRANDES MÂCHOIRES

André n'avait qu'à s'enrouler le matin dans ses couvertures pour savoir que la mort n'était pas de tout repos.

Il lâcha un soupir, long comme les bras d'une chemise qu'on enlève pour la vie, et se mit, torse nu, à cueillir les fleurs charnues qui poussaient autour de lui. Les racines étaient pleines de terre. On aurait dit qu'elles cachaient des secrets qui auraient nécessité des années à déchiffrer.

Mais André n'avait pas le temps pour les secrets, ni pour les mystères, qu'il n'aimait guère de toute façon.

Il reprit donc la petite tâche ingrate que lui avait confiée le professeur : portier pour son chien. André devait ouvrir puis refermer sans arrêt la porte de l'école pour permettre au chien, qui courait nuit et jour autour de l'école, de pénétrer dans les salles de classe (où il s'énervait encore plus, jappant et hurlant comme un loup parmi les rangées de pupitres). Le chien entraînait et sortait de l'école dans une rage qui ne paraissait pas connaître de bornes.

André ne croyait pas aux chiens. Il les trouvait faux et sentant la cigarette mouillée. Mais chaque fois que le chien passait devant lui, il avait de plus en plus peur. Il craignait ses énormes crocs, baignant dans une salive dégoûtante. Et le chien, André le savait, détestait l'étudiant portier. En fait, il détestait tous les élèves de l'école. André savait que le chien n'attendait que le moment — peut-être un

petit signe, tout discret, de la part du professeur — pour plonger ses longues dents dans le cou d'André.

André réfléchissait sur son sort de portier pour un chien, et sur le fait, très curieux, que lui et le chien partageaient le même maître. Mais cette réflexion ne l'empêchait pas de faire son devoir d'ouvrir et de toujours refermer la porte au bon moment.

Soudain, il vit le chien, à bout de souffle, s'arrêter à deux pas de lui. André ouvrit la porte, mais le chien ne fit que tousser, puis cracher du sang.

« Le sang d'anciennes victimes », pensait André. Le chien se mit à gratter la terre de ses griffes, comme un animal qui attend un geste de son maître. Il fixait André de son œil féroce. André recula un peu — mais où aller, comment fuir ? — lorsqu'un vrombissement remplit le ciel. La gorge sèche, André détourna lentement les yeux, et vit, très bas dans le ciel, une escadrille complète d'avions approcher.

Le bruit des moteurs pénétra jusque dans la moelle de ses os. Il resta là, figé entre deux terreurs, la main sur la poignée. Pris d'une soudaine fureur, le chien fonça sur le jeune élève, qui recula en fermant brusquement la porte. L'animal s'était ouvert le crâne contre le bois dur de la porte. Mais au même instant les avions, qui volaient en formation serrée au-dessus, lâchèrent de monstrueuses gueules de pelle mécanique, tenues par de longs câbles d'acier. Il y en avait dix ou douze, traînées par les avions, et approchant au ras du sol. André eut à peine le temps de se moucher qu'une grosse mâchoire de fer arrachait le toit de l'école, dans un terrible bruit de fin du monde. D'autres pelles arrachaient de grands arbres, et les soulevaient dans une pluie de roches et de boue et de terre.

André, qui n'en croyait pas ses yeux, échappa le bouquet de fleurs aux racines encore lourdes de besognes. Il s'évanouit, tombant d'une masse devant la porte.

Le silence revint graduellement, et plus aucun événement ne vint perturber la nuit. André et le chien dormirent, évanouis côte à côte, mêlant leurs rêves. Rêves de chien et rêves d'élève confondus.

Le matin, une forte odeur de végétation, envahissant la salle de classe — ou ce qu'il en restait après la nuit des grandes mâchoires —, réveilla André. Le chien dormait toujours, effondré devant la porte, le crâne ouvert et débordant de rêves sous-marins. Des centaines de petits poissons lui sortaient du fond de la gorge et nageaient calmement autour de ses oreilles pourtant toutes dressées.

André ouvrit les yeux, étonné de se voir, en compagnie du chien, à l'intérieur des ruines du bâtiment, comme si quelque chose les avait transportés tous les deux dans la nuit pour les déposer dans les murs à moitié effondrés de l'école.

Il sentait l'haleine salée du chien sous son nez. Relevant la tête, il vit, à quelques mètres, des oiseaux qui voltigeaient autour des chaises, des bouts de ficelles au bec. Le soleil dardait ses rayons roses au-dessus de l'horizon de la table. Seul un carré de nuit était resté captif sous une chaise défoncée. Quelques abeilles butinaient tout près du tableau noir à moitié détruit. Un petit nuage de pluie passa assez rapidement, furtivement, devant le pupitre du professeur.

Le monde revient à la vie, pensa André.

Un bruit de vagues se faisait entendre. D'anciennes vagues anglaises, crut deviner André. Il se dressa péniblement sur ses jambes, pour voir, par la fenêtre fracassée, une grande mer à boire s'étendant à perte de vue. Le vent se mit à souffler, guidant une houle ronde et lisse qui entra par la porte ouverte de l'école. Elle se mit à tourner autour d'André à travers les ruines de la salle de classe. Bientôt, André sentait des eaux remplies de poissons avancer sous ses ongles.

Il voulut saisir un crayon pour prendre des notes. Il mordilla le long fuselage de son crayon, l'ornant de sa parfaite dentition : « Maudite mer de chien ! » s'écria-t-il, en voyant la houle et, avec elle, la mer disparaître dans la gueule ouverte de la bête encore assommée. « Non ! » hurla André. « Non ! » Mais déjà il se sentait aspiré, disparaissant dans cette gueule rose et noire, comme dans un grand trou de lavabo.